

Dictée du lundi 18 mars 2024

Boule de suif suite

[...] Comme les envahisseurs, bien qu'**assujétissant** la ville à **leur** inflexible discipline, **n'avaient accompli** aucune des horreurs que la renommée **leur** avait fait commettre tout le long de **leur** marche triomphale, on s'enhardit, et le besoin du négoce travailla de nouveau le cœur des commerçants du pays. Quelques-uns avaient de gros intérêts **engagés** au Havre que l'armée française occupait, et ils voulurent tenter de gagner ce port en allant par terre à Dieppe où ils s'embarqueraient.

On employa l'influence des officiers allemands dont on avait fait la connaissance, et une autorisation de départ fut **obtenue** du général en chef.

Donc, une grande diligence à quatre chevaux ayant été **retenue** pour ce voyage, et dix personnes **s'étant fait** inscrire chez le voiturier, on résolut de partir un mardi matin, avant le jour, pour éviter tout rassemblement.

Depuis **quelque temps** déjà la gelée avait **durci** la terre, et le lundi, vers trois heures, de gros nuages noirs venant du Nord apportèrent la neige qui tomba sans interruption pendant toute la soirée et toute la nuit.

À **quatre heures et demie** du matin, les voyageurs **s'étaient réunis** dans la cour de l'Hôtel de Normandie, où l'on devait monter en voiture.

Ils étaient encore pleins de sommeil, et grelottaient de froid sous leurs couvertures. On se voyait mal dans l'obscurité ; et l'entassement des lourds vêtements d'hiver faisait ressembler tous ces corps à des curés obèses avec leurs longues soutanes. Mais deux hommes **s'étant reconnus**, un troisième les aborda, ils causèrent : — « J'emène ma femme, » — dit l'un. — « J'en fais autant. » — « Et moi aussi. » — Le premier ajouta : — « Nous ne reviendrons pas à Rouen, et si les Prussiens approchent du Havre nous gagnerons l'Angleterre. » — Tous avaient les mêmes projets, étant de **complexion** semblable.

Cependant on n'attelait pas la voiture. Une petite lanterne, que portait un valet d'écurie, sortait de temps à autre d'une porte obscure pour disparaître immédiatement dans une autre. Des pieds de chevaux frappaient la terre, amortis par le fumier des litières, et une voix d'homme parlant aux bêtes et jurant s'entendait au fond du bâtiment. Un léger murmure de grelots annonça qu'on remuait les harnais ; ce murmure devint bientôt un frémissement clair et continu, rythmé par le mouvement de l'animal, s'arrêtant parfois, puis reprenant dans une brusque secousse qu'accompagnait le bruit mat d'un sabot ferré battant le sol.

La porte subitement se ferma. Tout bruit cessa. Les bourgeois gelés **s'étaient tus** ; ils demeuraient immobiles et roidis.

Un rideau de flocons blancs ininterrompu miroitait sans cesse en descendant vers la terre ; il effaçait les formes, poudrait les choses d'une mousse de glace ; et l'on n'entendait plus, dans le grand silence de la ville calme et ensevelie sous l'hiver, que ce

froissement vague, innommable et flottant, de la neige qui tombe, plutôt sensation que bruit, entremêlement d'atomes légers qui semblaient emplir l'espace, couvrir le monde.

L'homme reparut, avec sa lanterne, tirant au bout d'une corde un cheval triste qui ne venait pas volontiers. Il le plaça contre le timon, attacha les traits, tourna longtemps autour pour assurer les harnais, car il ne pouvait se servir que d'une main, l'autre portant sa lumière. Comme il allait chercher la seconde bête, il remarqua tous ces voyageurs immobiles, déjà blancs de neige, et leur dit : — « Pourquoi ne montez-vous pas dans la voiture, vous serez à l'abri, au moins. »

Ils n'y avaient pas songé, sans doute, et ils se précipitèrent. Les trois hommes installèrent leurs femmes dans le fond, montèrent ensuite ; puis les autres formes indécises et voilées prirent à leur tour les dernières places sans échanger une parole.

Le plancher était couvert de paille où les pieds s'enfoncèrent. Les dames du fond, ayant apporté des petites chaufferettes en cuivre avec un charbon chimique, allumèrent ces appareils, et, pendant quelque temps, à voix basse, elles en énumérèrent les avantages, se répétant des choses qu'elles savaient déjà depuis longtemps.

Enfin, la diligence étant attelée, avec six chevaux au lieu de quatre à cause du tirage plus pénible, une voix du dehors demanda : — « Tout le monde est-il monté ? » — Une voix du dedans répondit : — « Oui. » — On partit.

ORTHOGRAPHE GRAMMATICALE

- Leur, leurs : FICHE

L'accord dépend de la nature du mot "leur"

- devant un verbe : il est pronom personnel, pluriel de lui et **INVARIABLE**

- dans un groupe nominal : il est adjectif possessif et **VARIABLE**

1- Leur est toujours au singulier

-> Quand il y a **une seule chose** ou un **seul être** pour **plusieurs possesseurs**.

Ex : Ils avaient du mal à cacher *leur* joie.

2- Leur est toujours au pluriel

-> Quand il y a **plusieurs choses** ou **plusieurs êtres** pour **chaque possesseur**.

Elles ont coupé *leurs* cheveux. En été, les arbres ont toujours *leurs* feuilles.

3- Leur est au singulier ou au pluriel

-> Quand il y a **une seule chose** ou un **seul être** pour **chaque possesseur** :

- on emploie le pluriel si l'on considère l'**ensemble des choses** ou **des êtres possédés** :

Les commerçants ont rouvert *leurs* boutiques. Les soldats prennent *leurs* fusils.

- on emploie le singulier si l'on considère l'« **exemplaire** » de **chacun des possesseurs**.

Les hommes ont *leur* destin. Tous ces malades soignent *leur* gorge.

Ils y sont arrivés grâce à *leur* intelligence. Les étudiants pensent à *leur* carrière.

En bref

- une chose pour plusieurs possesseurs = **singulier**

- plusieurs choses pour chaque possesseur = **pluriel**

- une chose pour chaque possesseur = **singulier ou pluriel**

MAIS, TOUJOURS, LA RÉFLEXION S'IMPOSE...

QUEL QUE, QUELQUE / QUELQUE(S)

« Quelque » ou « quel que » ?

1. Le terme qui pose problème est placé devant **un adjectif, un nom ou un adverbe** ?
C'est « **quelque** » en un seul mot qu'il faut écrire :

- **Quelque** souriant qu'il semble, il est malheureux.
- Je n'en ai parlé qu'à **quelques personnes**.
- **Quelque** rapidement qu'il coure, je le rattraperai.

ACCORD DU MOT :

- Devant un nom, c'est un adj indéfini

Si on peut le remplacer par plusieurs → pluriel

S'il signifie un peu, un certain, quelconque → singulier

- Devant un adjectif, c'est un adverbe → il est invariable (Adj qualif ou adj numéral)

2. En revanche, si le terme qui pose problème est placé devant **un verbe** (qui peut être précédé de « en ») ou **un pronom personnel** comme « il(s) » ou « elle(s) », il faut écrire « **quel que** », en deux mots, et **accorder** « quel » avec le sujet du verbe en question :

- L'examineur n'accepte aucun retard, **quelle qu'en soit** la raison.
- **Quels que soient** vos problèmes, ils ont certainement une solution.
- Présentez une pièce d'identité, **quelle qu'elle soit**.

- **quelqu'un, quelqu'une** pronom indéfini masculin / féminin
quelques-uns, quelques-unes pronom indéfini pluriel

L'AUTEUR : **Guy de MAUPASSANT**. (1850. 1893)

.1. LA JEUNESSE : QUAND « LE TALENT EST UNE LONGUE PATIENCE »

Né Henri-René-Albert-Guy de Maupassant en **1850** au château de Miromesnil, près de Dieppe dans le département de Seine-Inférieure (aujourd'hui Seine-Maritime), il est le fils aîné de Gustave de Maupassant (1821-1899) d'ascendance petite noblesse. Anobli en tant qu'écuyer par lettres patentes datées de 1752 par l'empereur François I^{er}, son arrière-arrière-arrière-grand-père, Jean-Baptiste de Maupassant (1699-1774), conseiller-secrétaire du roi Louis XV, est nommé messire héréditaire du Saint-Empire.

Sans reconnaissance officielle correspondante au royaume de France, la famille Maupassant, originaire de Meuse en Lorraine, s'est installée en Seine-Inférieure (aujourd'hui Seine-Maritime) au XIX^e siècle. Son père, Gustave de Maupassant — né Maupassant, obtint par arrêté royal du tribunal civil de Rouen, le 9 juillet 1846, la rectification de son nom, désormais précédé de particule nobiliaire — homme volage, en 1846, se marie avec Laure Le Poittevin, une demoiselle de la bonne bourgeoisie normande. Sa mère l'a exhorté lors de leur mariage en 1846 à obtenir le droit d'utiliser la particule nobiliaire ou la forme « de Maupassant » en tant que nom de famille, pour reconnaître son ascendance noble. Avec son frère Alfred, elle est l'amie de Gustave Flaubert, le fils d'un chirurgien de Rouen qui devait exercer une certaine influence sur la vie de ce dernier. Le père d'Alfred et de Laure est le parrain de Flaubert.

Le père de Maupassant, hobereau galant préférant la vie parisienne au paisible manoir normand, se sépare de sa femme en 1859. Resté à Étretat avec sa mère, le jeune Guy joue avec les petits paysans : son premier contact avec la nature est heureux et il ne l'oubliera jamais. Celui qu'il a avec la société l'est moins : la vie d'un collège religieux - le petit séminaire d'Yvetot, où Maupassant entre en 1863 - convient mal à un adolescent habitué à une certaine liberté de mouvement et de pensée. Le jeune homme fugue, écrit des satires contre ses professeurs et des vers licencieux, se fait renvoyer. Il termine sa scolarité au lycée de Rouen, où il a pour correspondants le poète **Louis Bouilhet** et, surtout, **Gustave Flaubert**, ami d'enfance de sa mère.

Alors qu'il entreprend des études de droit à Paris, Maupassant est réquisitionné en 1870 pour combattre les Prussiens. Attaché à l'intendance et manquant d'être fait prisonnier pendant la débâcle, il quitte l'armée en 1871. L'année suivante, il obtient un emploi au ministère de la Marine.

Il se met alors à écrire. Flaubert rature ses essais, lui fait reprendre sans cesse son travail de correction et ne l'autorise pas encore à publier.

Le dimanche, Maupassant oublie sa morne vie quotidienne et va canoter sur la Seine. Cette vie durera dix ans, marqués par la fréquentation des « mardis » de **Mallarmé**, par les

signes précoces d'une maladie, la syphilis, qui ira en s'aggravant, et surtout par l'amitié intransigeante de Flaubert, « sorte de tutelle intellectuelle », grâce auquel le jeune élève se forge un style limpide et sans redondance.

Fin janvier 1877, le romancier russe Tourgueniev le rencontre et le trouve tout *décati* [*sic*], bien qu'il n'aura que vingt-sept ans en août. Le diagnostic tombe : syphilis. Cette maladie — il en mourra — ne cessera d'empoisonner l'existence du jeune homme, même s'il s'en gausse alors dans une lettre écrite le 2 mars 1877 à son ami Pinchon :

« Tu ne devineras jamais la merveilleuse découverte que mon médecin vient de faire en moi ... La vérole ...J'ai la vérole ! enfin la vraie, pas la misérable chaude-pisse, pas l'ecclésiastique cristalline, pas les bourgeoises crêtes de coq, les légumineux choux-fleurs, non, non, la grande vérole, celle dont est mort François I^{er}. Et j'en suis fier, malheur, et je méprise par-dessus tout les bourgeois. Alléluia, j'ai la vérole, par conséquent, je n'ai plus peur de l'attraper ! ... »

Le 11 mars 1877, Maupassant prend un traitement à base d'arsenic et d'iodure de potassium. Mais cela lui occasionne des troubles digestifs ; il doit l'arrêter. Ladreit de la Charrière, médecin au ministère de la Marine, l'envoie alors faire une cure d'eaux sulfatées.

En 1877 toujours, Guy Maupassant se plaint à Tourgueniev de perdre ses cheveux par poignées, ce qui est le signe d'une syphilis secondaire. Il se plaint également de migraines tenaces qui lui broient la tête et qui l'empêchent de lire plus d'une heure de suite.

Une autre activité de Maupassant est la chasse : il ne la manquera que rarement dosant la poudre de ses cartouches et sélectionnant ses chiens d'arrêt. Cette activité de l'auteur est surtout présente dans l'imaginaire des contes.

1.2. UN VIVEUR, ET UN CONTEUR HORS PAIR

En 1880, Maupassant, faux novice donc en écriture, participe au recueil des Soirées de Médan qui regroupe notamment, sur un thème commun - la guerre de 1870 -, des textes de Zola et de Huysmans.

Il y publie Boule de suif, sa seule contribution au naturalisme : c'est aussitôt le succès. *Des vers*, un recueil poétique, échoue la même année ; désormais Maupassant se consacre à la prose. Il accepte les propositions financièrement séduisantes des journaux et collabore essentiellement au *Gaulois* et au *Gil Blas*.

Abandonnant le ministère en 1880, il partage sa vie entre les mondanités, d'innombrables aventures féminines, les croisières (à bord de son yacht le *Bel-Ami*) et les voyages - en Corse (1880), en Algérie (1881), en Italie (1885 et 1889), en Angleterre (1886) et en Tunisie (1888).

Il revient à Paris vers la **mi-septembre 1881**, après un bref séjour en Corse. Toujours pour *Le Gaulois*, Maupassant se choisit le pseudonyme de « Maufriigneuse », sous lequel il se permettra ses articles les plus polémiques.

En 1883, il termine son premier roman, *Une vie*, qui lui a coûté six années. Vingt-cinq mille exemplaires en sont vendus en moins d'un an ; l'ouvrage, vu sa tonalité, sera un premier temps censuré dans les gares, mais l'interdiction sera vite levée. **Léon Tolstoï** en personne, dira à propos de ce roman :

« *Une Vie* est un roman de premier ordre ; non-seulement c'est la meilleure œuvre de Maupassant, mais peut-être même le meilleur roman français depuis *Les Misérables* de Victor Hugo. »

Le **30 janvier 1883**, dans *Gil Blas* et sous le pseudonyme de Maufriigneuse, paraît la nouvelle *Après d'un mort*, hommage à Arthur Schopenhauer.

Le 27 février de cette année naît son premier enfant, Lucien, un garçon qu'il ne reconnaît pas, fils de Joséphine Litzelmann, couturière modiste. Une fille naîtra l'année suivante, puis un troisième enfant en 1887, non reconnu. Avec les droits d'auteur de *La Maison Tellier*, et pour fêter la naissance de son fils, Maupassant fait construire une maison, « La Guillette », ou « maison de Guy », à Étretat. La maison est envahie chaque été par Maupassant et ses amis.

En novembre 1883, sur les recommandations de son tailleur et afin de se libérer des obligations matérielles, Guy de Maupassant embauche à son service un valet, le Belge François Tassart.

Le 11 décembre 1883, en réaction au traité de Hué signé le 25 août — qui confirmait l'Annam et le Tonkin, conquis par les armes, comme des protectorats français — et à la possibilité d'une guerre avec la Chine, Maupassant publie à la une du journal *Gil Blas*, « La guerre », violent réquisitoire contre le colonialisme et l'impérialisme.

En 1884, il vit une liaison avec la comtesse Emmanuela Potocka, une mondaine riche, belle et spirituelle aux ascendances italienne et polonaise et qui avait fondé le dîner des Macchabées ou morts d'amour pour elle. Le parfumeur Guerlain créa pour elle, le parfum *Shaw's Caprice*.

En octobre de la même année, il achève l'écriture de son second roman, *Bel-Ami*, à la « Guillette »

Maupassant édifie une œuvre importante :

- plus de **trois cents contes** qu'il réunit en une quinzaine de recueils (*la Maison Tellier*, 1881 ; *les Contes de la bécasse*, 1883 ; *Miss Harriet*, 1884 ; *la Petite Roque*, 1886) ;

- **des romans** (*Une vie*, 1883 ; *Bel-Ami*, 1886 ; *Mont-Oriol*, 1887 ; *Pierre et Jean*, 1888 ; *Fort comme la mort*, 1889 ; *Notre cœur*, 1890) ;

- **deux cents chroniques**, qui font de lui un des plus importants journalistes littéraires de son temps ;

- **des nouvelles** (*le Horla*, 1887) - sans compter les journaux de voyage (*Au soleil*, 1884 ; *Sur l'eau*, 1888 ; *la Vie errante*, 1890) et quelques pièces de théâtre (*Histoire du vieux temps*, 1879 ; *Musotte*, 1891 ; *la Paix du ménage*, 1893).

1.3. PLONGÉES DANS L'ANGOISSE ET LA MORT

Influencé par les contes fantastiques de Hoffmann et de Poe, Maupassant est hanté par le démon de la peur (*le Horla*). Ayant suivi les cours de **Jean-Martin Charcot**, il étudie si bien les diverses aberrations de l'esprit qu'on dira qu'il brosse dans ses contes un tableau complet de nosographie psychiatrique. Ses personnages partagent le goût de la solitude et de la nuit et apparaissent comme des sages désenchantés et sereins que l'angoisse va lentement ravager.

Le 20 août 1889, l'écrivain et son valet se mettent en route. Le lendemain, Guy visite Hervé, son frère. Celui-ci meurt le 13 novembre à l'âge de 33 ans.

Durant toute cette période, ses hallucinations accompagnées d'épisodes psychotiques deviennent plus sévères. Elles peuvent être dues à une maladie dégénérative du cerveau ou à l'abus d'éther et autres drogues : « l'impact de l'éther est visible dans les hallucinations auditives qu'il décrit, qui commencent par un bourdonnement dans les oreilles qui va crescendo et se transforme en voix prononçant des mots souvent inaudibles ou insensés »⁷⁴. En 1882, Maupassant a consacré aux effets de l'éther sa nouvelle *Rêves*, dans laquelle de vieux amis se plaignent du vide de leur existence, de leurs insomnies et de leurs mauvais rêves.

Le 23 novembre 1890, il se rend à Rouen pour l'inauguration du monument Flaubert, aux côtés d'Émile Zola, José-Maria de Heredia et Edmond de Goncourt ; le soir, Goncourt note dans son *Journal* : « [...] Je suis frappé, ce matin, de la mauvaise mine de Maupassant, du décharnement de sa figure, de son teint briqueté, du caractère marqué, ainsi qu'on dit au théâtre, qu'a pris sa personne, et même de la fixité malade de son regard. Il ne semble pas destiné à faire de vieux os »⁷⁷.

Durant l'été 1891, Guy de Maupassant se confie, à Paris, à son ami le peintre Louis Fournier : « Personne ne me reconnaît plus, c'est un fait... Je souffre de plus en plus d'horribles migraines. Seule l'antipyrine me donne un peu de calme... Seulement je crois bien que c'est à cause de ce poison que j'ai maintenant d'effroyables lacunes dans la mémoire. Les mots les plus simples me manquent. Si j'ai besoin du mot ciel ou du mot maison, ils disparaissent subitement de mon cerveau. Je suis fini ».

Il cesse d'écrire, en proie à des hallucinations visuelles qui le conduisent à la folie.

Le 31 décembre, il envoie une lettre d'adieu au docteur Cazalis, ce sont ses dernières lignes :

« [...] Je suis absolument perdu. Je suis même à l'agonie. J'ai un ramollissement du cerveau venu des lavages que j'ai faits avec de l'eau salée dans mes fosses nasales. Il s'est produit dans le cerveau une fermentation de sel et toutes les nuits mon cerveau me coule par le nez et la bouche en une pâte gluante. C'est la mort imminente et je suis fou ! Ma tête bat la campagne. Adieu ami, vous ne me reverrez pas !... »

Dans la nuit du 1^{er} au 2 janvier 1892, chez sa mère, à Cannes, il fait une tentative de suicide au pistolet (son domestique, François Tassart, avait enlevé les vraies balles). Il saisit alors un coupe-papier et tente de s'ouvrir la gorge. Il se fait une plaie peu profonde au côté gauche du cou. Tous les médecins sont d'accord. Une nouvelle crise suicidaire pouvant survenir d'un jour à l'autre, il faut interner le malade. Laure de Maupassant hésite mais finit par se laisser convaincre. Immédiatement prévenu, le psychiatre Émile Blanche juge nécessaire de faire venir l'écrivain à Paris pour l'interner, à Passy. Il envoie à Cannes un infirmier qui prend en charge Maupassant et lui passe une camisole de force, et, avant de le mettre dans le train, on lui fait longuement contempler son yacht, dans l'espoir d'un bénéfique choc psychique.

On l'interne à Paris, le 7 janvier 1892, dans la clinique du docteur Blanche,— ce sera son seul univers désormais. Par exemple, le 17 août, Edmond de Goncourt écrit dans son journal que, selon le docteur Blanche, Maupassant « a la physionomie du vrai fou, avec le regard hagard et la bouche sans ressort ».

Le 6 juillet 1893, à onze heures quarante-cinq du matin, Maupassant meurt de paralysie générale, un mois avant son quarante-troisième anniversaire, après dix-huit mois d'inconscience presque totale. Sur l'acte de décès figure la mention « né à Sotteville, près d'Yvetot », ce qui ouvre la polémique sur son lieu de naissance.

Le 8 juillet 1893, les obsèques ont lieu à l'église Saint-Pierre-de-Chailot à Paris. Il est enterré au cimetière du Montparnasse à Paris (26^e division). **Émile Zola** prononce l'oraison funèbre : « [...] Je ne veux pas dire que sa gloire avait besoin de cette fin tragique, d'un retentissement profond dans les intelligences, mais son souvenir, depuis qu'il a souffert de cette passion affreuse de la douleur et de la mort, a pris en nous je ne sais quelle majesté souverainement triste qui le hausse à la légende des martyrs de la pensée. En dehors de sa gloire d'écrivain, il restera comme un des hommes qui ont été les plus heureux et les plus malheureux de la terre, celui où nous sentons le mieux notre humanité espérer et se briser, le frère adoré, gâté, puis disparu au milieu des larmes... »

Quelques jours après l'enterrement, Émile Zola propose à la Société des gens de lettres d'élever un monument à sa mémoire. Le monument fut inauguré le 25 octobre 1897 au parc Monceau, Zola prononçant une allocution.

